



BRIGITTE PERROTO
LUCIDITES

«Le courage reste très certainement une expérience de la temporalité. Il a ce goût de la vieillesse avant l'heure. (...) Un goût de mort ou d'éternité. Un goût âcre, métallique. Et pour les plus âgés, sans doute, un goût plus doux qui s'identifie à la fin du plus tard. (...) Car ce plus tard n'existe plus ou est sans raison.»

Cynthia Fleury, *La Fin du courage*, éd. Fayard, 2010, p. 11

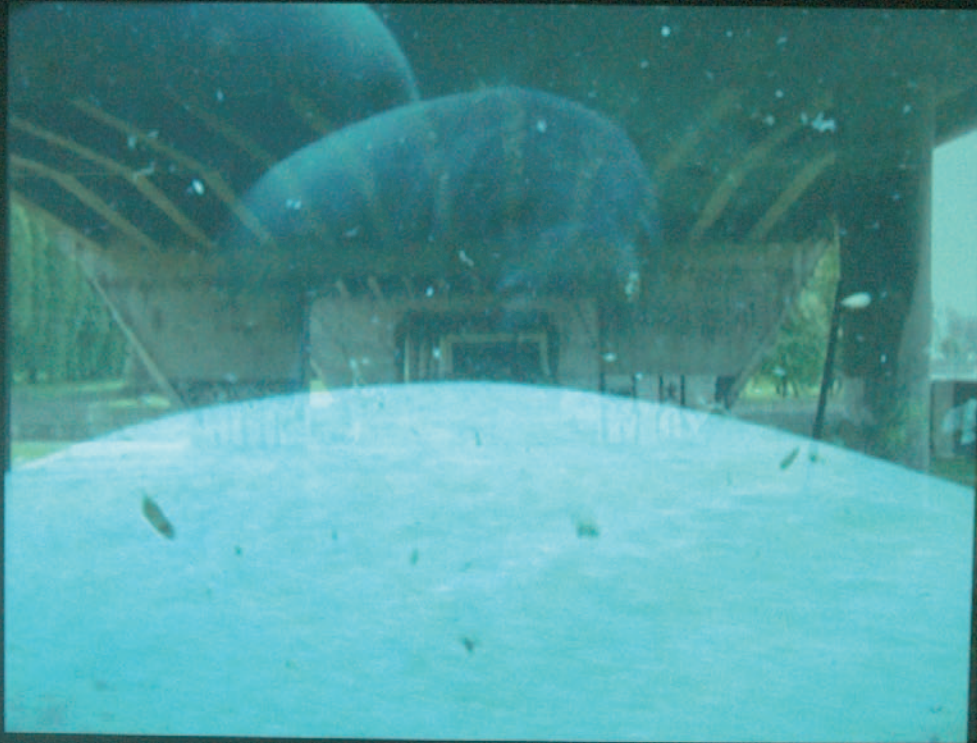
L'apparente cécité du réel

Lucidités. Le pluriel de l'intitulé renvoie à la clairvoyance nécessaire face à l'hétérogénéité des situations; quels que soient le temps, le contexte et le lieu, les personnes et les choses fixent les strates du réel, accumulent les sédiments du vécu, les font rejaillir par bribes, rampantes ou violentes, à l'occasion de réminiscences mentales. Lorsque les choses ne sont plus, oubliées ou tout simplement disparues, les linéaments de la mémoire se chargent, parfois en des circonstances fortuites, de les faire ré-émerger à la surface de la conscience. Les œuvres de Brigitte Perroto jouent le rôle de révélateur des arrangements du temps et de l'espace enchevêtrés.

Sur l'écran de projection défilent au ralenti les mouvements des escaliers mécaniques du métro pétersbourgeois. Les *Limbes*, le moment où tout est encore trouble, incertain. Une remontée depuis le flux enterré du système de transport, où l'arrêt n'est que provisoire. Le ralenti se poursuit dans le milieu aqueux, avec des charpies qui flottent, des formes lentes à se mouvoir, en fait des lamantins dans leur bassin, superposées à d'autres images. Celles-ci sont des plans fixes du Dom Soviet de Kaliningrad, qui domine le centre urbain. Construction hors de proportion, le Dom écrase ce qui l'entoure. Massif, il présente des décrochés symétriques, un centre évidé, tels les yeux et le nez d'un jouet robot. Un air anthropomorphe qui achève de saper son aspect martial. Démesuré parmi ses congénères urbains, son omnipotence renvoie au grotesque, au statut d'architecture inutile, dont le souvenir seul reste une menace inoffensive.

Fixité et dissolution se retrouvent dans *Wo bist du ?*, série photographique réalisée à Salzwedel, ex-ville frontière de la RDA. À mi-chemin entre trace d'une action et document, chaque image est indicielle. Au premier plan, le même petit tas d'habits à terre, devant des paysages bucoliques ou inquiets. Perroto y a pratiqué des gestes identiques: se déshabiller, poser ses vêtements, photographier le cadre pré-établi. C'est ici que l'indice revient. Si rien ne dit où nous sommes, tout paraît étrange. Que s'est-il passé, que se passe-t-il encore dans ces «ici»? Sur le mur en coin, une vidéo de petite taille montre l'artiste se déshabillant devant le même mur, enlevant un à un les mêmes vêtements, avant de disparaître progressivement. Réminiscence de l'acte dont on ne perçoit que le résultat dans les tirages. L'absence du corps répond au vide apparent des lieux, témoins d'un passé aux strates multiples entre plaies mal refermées, amnésie, refoulement.

Dans ses œuvres, Perroto crée des situations dont elle fait l'expérience. Sans toujours se mettre en jeu physiquement, sans jamais donner une lecture univoque. Dans la double vidéo sur moniteur *presence/weg*, à gauche des pigeons picorent le mot «presence» écrit à l'aide de grains, à droite un bâton orphelin vient tracer «weg» dans des lentilles d'eau. Dans les deux cas, la poésie visuelle efface peu à peu l'outil du langage, perturbe le concret. Le «c'est écrit» se transforme en une maxime prise en défaut, vacille et s'évapore.



L'ambiguïté de ce qu'on l'on croit être s'affirme avec *Red Room*, installation réalisée avec Augustin Gimel. Une architecture de métal, cellule faite de barres greffées de 95 gyrophares, est munie d'une ouverture latérale. À peine le visiteur entré, les lumières rouges se mettent à tourner, laissant juste entendre le bruit mécanique de leur danse répétitive. Quelque part, étouffée, se distingue le son de *Shining* de Stanley Kubrick. Passé l'effet de surprise, on cherche à déjouer le caractère hypnotique des lumières qui s'arrêtent de façon progressive et aléatoire. Sorti de la cage, on s'interroge: l'installation est-elle un artifice destiné à la réaction de celui qui l'éprouve, les fils, les boîtiers électriques tous visibles en étant la preuve. Ou est-ce une machine qui, actionnée par celui qui l'observe, fonctionne comme une mise en abîme du cheminement de la pensée: déclenchements soudains, connexions mystérieuses et innombrables, aboutissements indécis?

La réponse se trouve sans doute à mi-chemin, comme dans le reste de l'exposition. Si Perroto pose des questions, prend position sans prendre partie, celles-ci restent précisément dans ces limbes où temps et espace les reformulent à loisir. D'où cette sorte de malaise, chaque œuvre annonçant clairement ce à quoi elle ne prétend pas répondre. L'ambiguïté relève de la poésie, qui certes énonce, mais ne conclut pas finalement.

Perroto cherche à situer, à se situer et à mettre à distance l'absence, révélée dans le présent de manière confuse. Les paysages, les architectures tangibles ou de la pensée, sont des espaces rugueux, taiseux. Leur expérience est aride, nébuleuse. Sans naïveté mais sans cynisme, elle propose un examen sans contrepartie, mais sans assurance aussi, de la cécité apparente du réel.

----- Gunther Ludwig

" Courage is almost certainly an experience of temporality. It has that taste of old before its time. (...) A taste of death or eternity. An acrid taste, metallic. And for the older probably a milder taste which identifies with the end of later. (...) This later doesn't exist anymore or is without reason. "

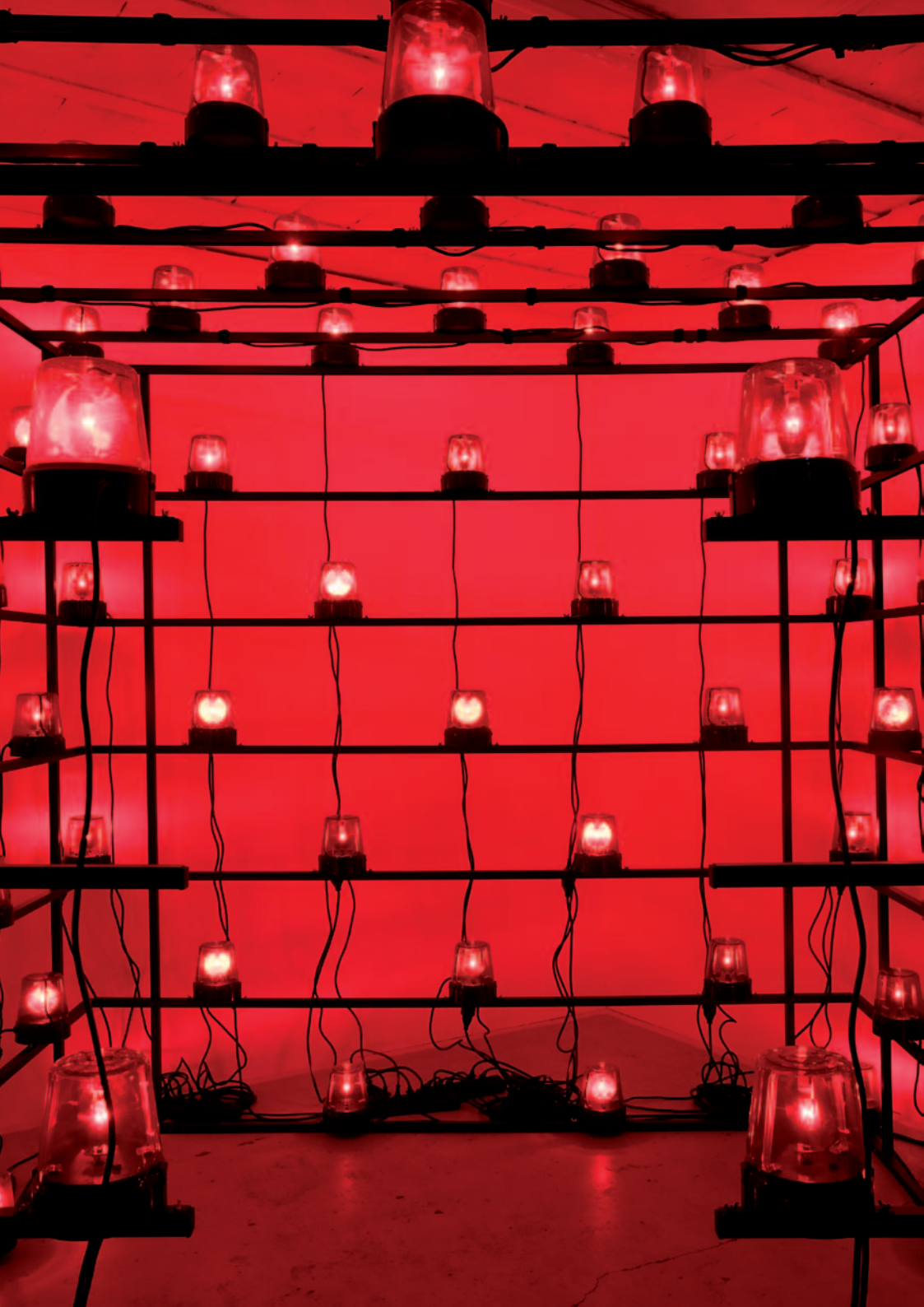
Cynthia Fleury, *La Fin du courage*, éd. Fayard, 2010, p. 11

The apparent blindness of real

Lucidity. The plural of the title refers to the foresight required to face the heterogeneity of situations. Regardless of time, context and location, people and objects focus on the stratum of reality, accumulating the sediments of past life, make them reflected as scraps, creepy or violent, undercover of mental reminiscence. When things are gone, forgotten or disappeared, the outline of the memory, sometimes in fortuitous circumstances, makes them re-emerge on the surface of consciousness. Brigitte Perroto's work takes the role of the developer revealing the link between time and space.

On the screen a slow marching movement of the subway escalators in Saint Petersburg. In *Limbo*, when everything is still cloudy and uncertain. An ascent from the flow of the buried transport system, where the stop is only temporary. The slowdown continues in an aqueous surrounding, with floating lint and slow moving shapes. They are manatees in their basins, superimposed with other images, still shots of the Soviet Dome in





Kaliningrad, dominating the city centre. The Dom is out of proportion, overcoming its surrounding. Massive, an unhooked symmetry with a hollow centre, eyes and a nose as a toy robot. An anthropomorphic face, which undermines its martial aspect. Disproportionate among his fellow urban congeners, its omnipotence refers to the grotesque, the status of useless architecture, whose memory remains only a harmless threat.

Fixity and dissolution are found in *Wo bist Du?*, a photographic serie made in Salzweidel, a frontier town of the former GDR. On half-way between a trace of action and documentary, each image is indexed. In the foreground a small pile of clothes on the ground, in front of bucolic or anxious landscapes. Perroto has practiced identical gestures: to undress, putting the clothes on the ground, and photograph the established framework. Here the index is coming back. If nothing tells us where we are, everything seems strange. What has happened there, and what is going to happen? On the wall in the corner a small-seized video shows the artist getting undressed in front of the same wall, taking off clothes one after another, before disappearing gradually. Reminiscence of the act, only receiving the result by the photography itself. The absence of the body responds to the apparent emptiness of the place, witness of a multi-layered past between poorly healed wounds, amnesia and mental repression.

In her works Perroto creates situations which require experience. Without always getting involved physically or giving an univocal reading. On the left side, in the dual-screen video *presence/weg*, the word "presence" is shaped by seeds pecked by pigeons. On the right side the word "weg" is written with an orphan stick in duckweed. In both cases the visual poetry gradually erases the language as a tool, disrupts the concrete. The written thing turns into a tripped up maxim, flickers and evaporates.

The ambiguity of what is believed becomes asserted with *Red Room*, an installation made with Augustin Gimel. An architecture of metal rods, grafted cell bars made of 95 flashing lights, is provided with a lateral opening. When the visitor enters the red lights begin to spin, and let him hear the mechanical noise of their repetitive dance. Somewhere, muffled, the sound of *Shining* by Stanley Kubrick. After this surprising effect, the visitor looks for eluding the hypnotic nature of the lights stopping gradually and randomly. Afterwards, being outside the cage, questions come up: Is this installation a device designed for the reaction of its user, the wires and the electric box appearing as a proof? Or is it a machine which operates as soon as somebody looks at it, acting as a pathway into the train of thoughts: sudden triggering, countless mysterious connections and uncertain outcomes?

The answer will be found halfway, as for the whole exhibition. If Perroto asks questions, takes a position without taking sides, they are precisely in this limbo where time and space reformulate them at leisure. Hence this kind of discomfort, each work clearly announces what it doesn't claim to answer. Ambiguity is revealed by poetry which does certainly set out, but does not punctuate eventually.

Perroto seeks to situate, to be situated and take distance to the absence, confusingly revealed in the present. The landscapes, the tangible architecture or thoughts are rough areas, taciturn. Their experience is arid and nebulous. Without being naive but without cynicism, she offers an examination without compensation, but also without certainty, of the apparent blindness of reality.

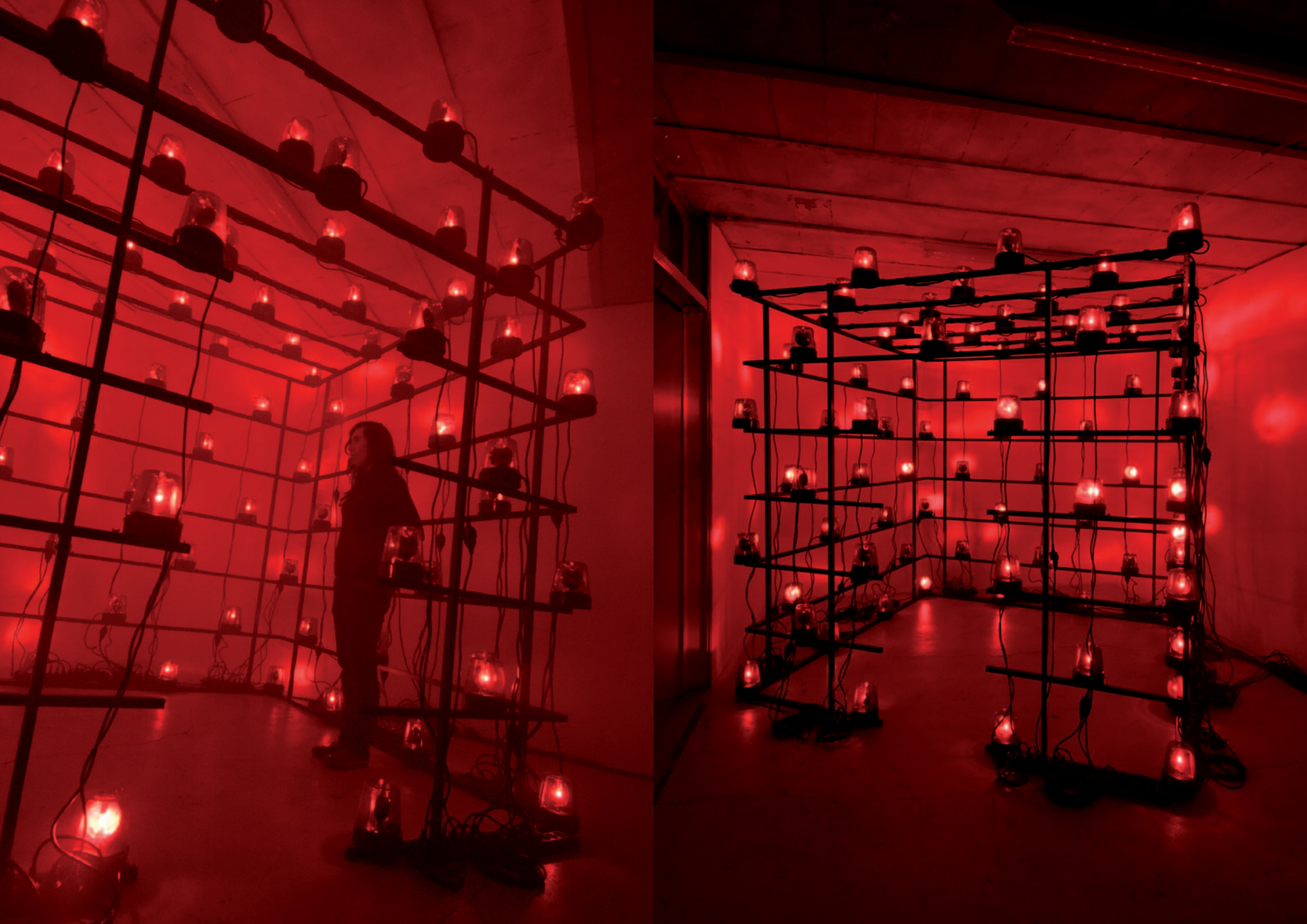












catalogue édité par la mire dans le cadre de l'exposition
Lucidités du 9 mars au 11 avril 2010 à la mire, oulan bator, Pôle d'art
contemporain au 20, rue des curés à orléans.
il a été tiré à part trente exemplaires numérotés signés par l'artiste
accompagnés d'un dvd de la vidéo *wo bist du ?* et dix exemplaires hors commerce.

commissariat:
valérie Leray pour la mire.

Légendes des photographies:
p. 2,8-9: *des limbes* [installation vidéo - cellophane bleue, double
vidéoprojection sur même écran]
p. 5,10-15: *wo bist du ?* [photographies et vidéo - 11 tirages lambda 30x45
cm, vidéoprojection]
p. 16-17: *presence/weg* [pendant vidéographique sur moniteurs]
p. 6,18-19: *red room* [95 gyrophares rouges, structure métallique, diffusion
sonore, dispositif électronique conçu avec Labomédia]

texte:
gunther ludwig

conception graphique et production du dvd:
centre de rotation/gyroscope / www.centrederotation.net

crédits photographiques:
brigitte ferrote ou augustin gimel
sauf *red room* (p. 6): F. Lauginie et B. Delanoë

contact des artistes:
brigitte ferrote / www.silibis.net
augustin gimel / www.augustingimel.net

Remerciements:
augustin gimel, gunther ludwig, Fabrice madre,
centre de rotation/gyroscope, Le Pays où le ciel est toujours bleu,
sophie beguin billecocq, philippe charlet,
alexandre koutchevsky et elios Noël.

la mire remercie ses partenaires:
La direction régionale des affaires culturelles du centre,
le conseil régional du centre, le conseil général du Loiret,
la ville d'Orléans, Poptronics.

la mire
direction artistique: valérie Leray et Line Francillon
lamire.artsvisuel@yahoo.fr
www.la-mire.fr

